

GEORGES DEHERME

---

*Un Prolétaire :*  
*Jules Ravaté*

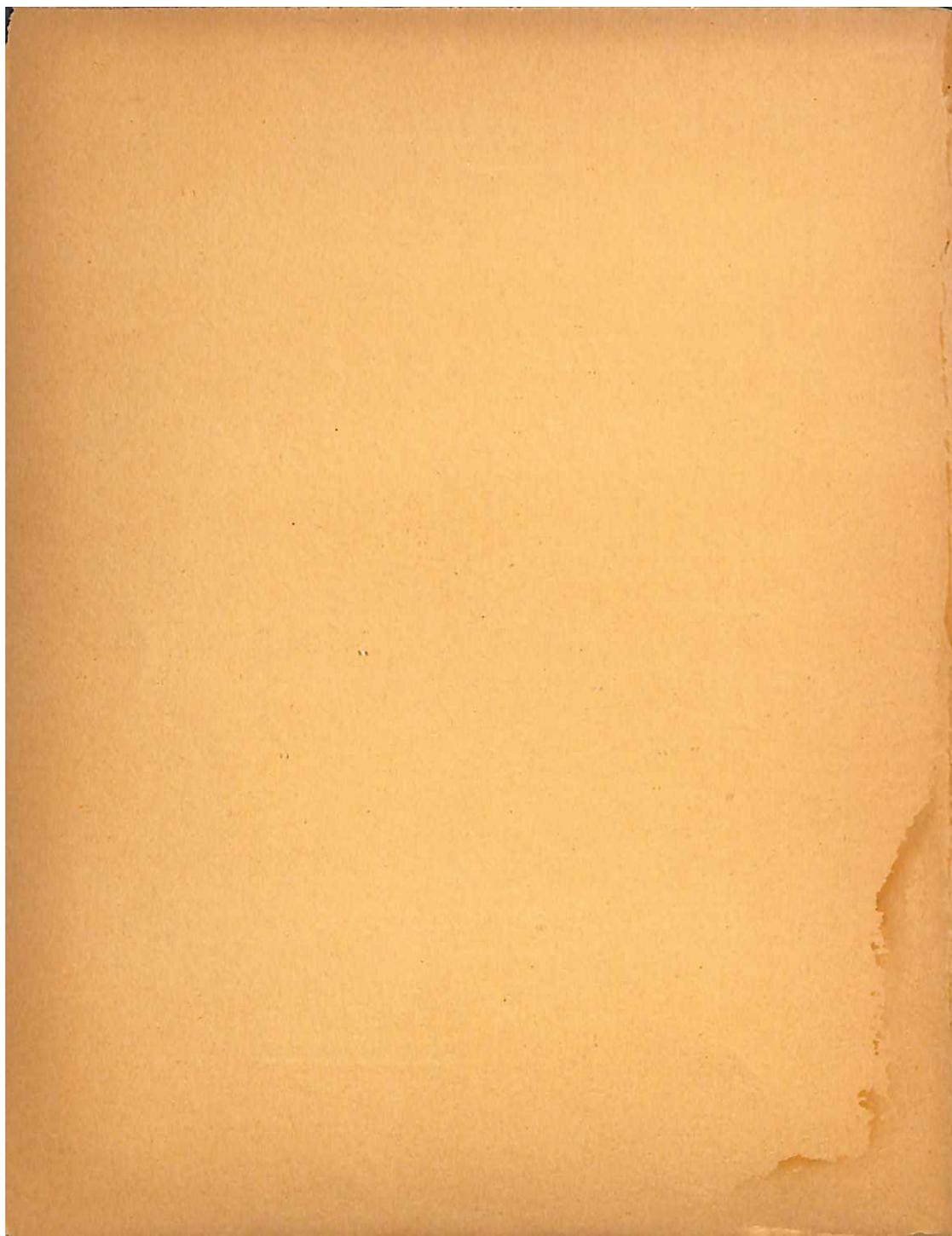


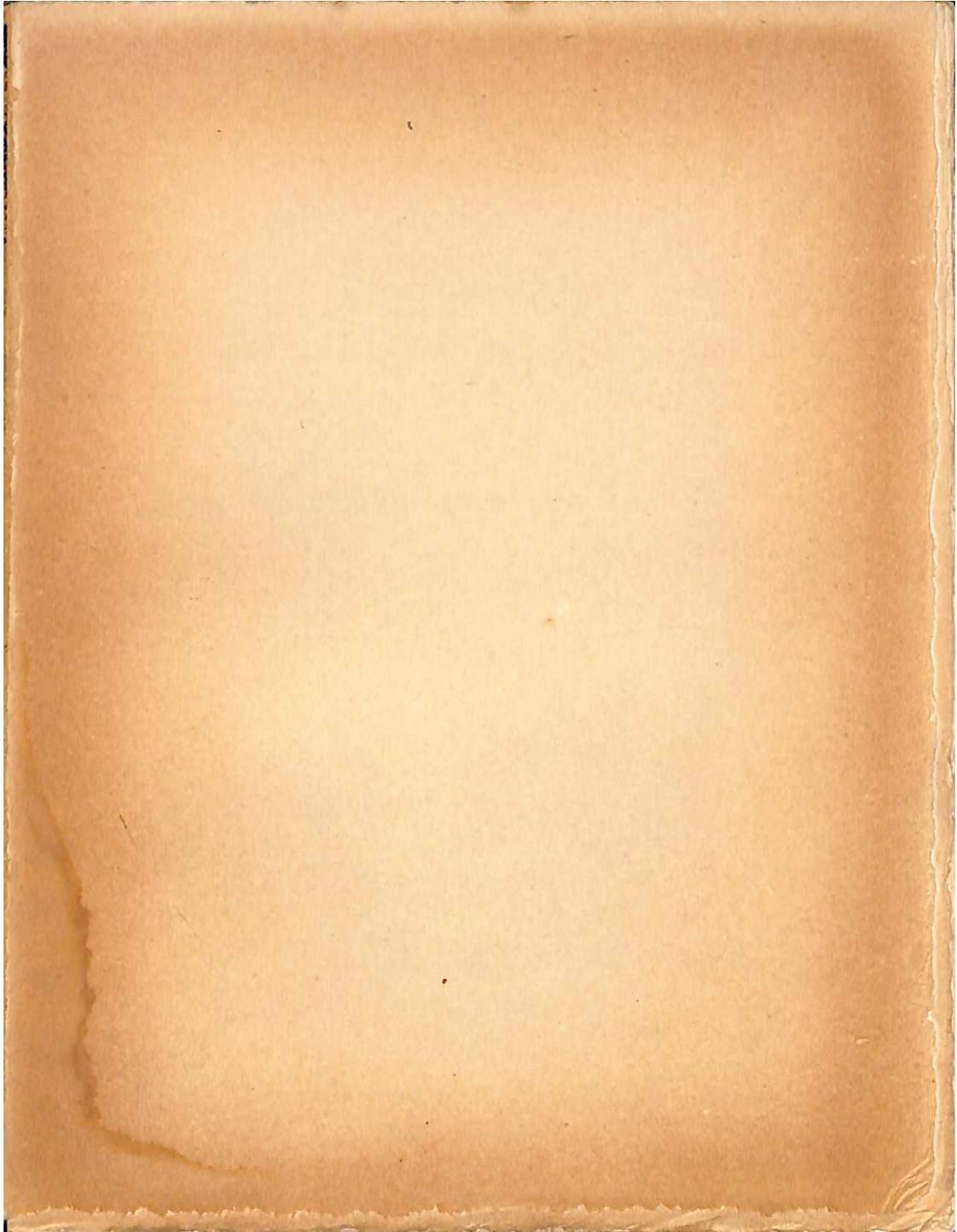
ÉDITION  
des  
CAHIERS DU CENTRE  
MOULINS

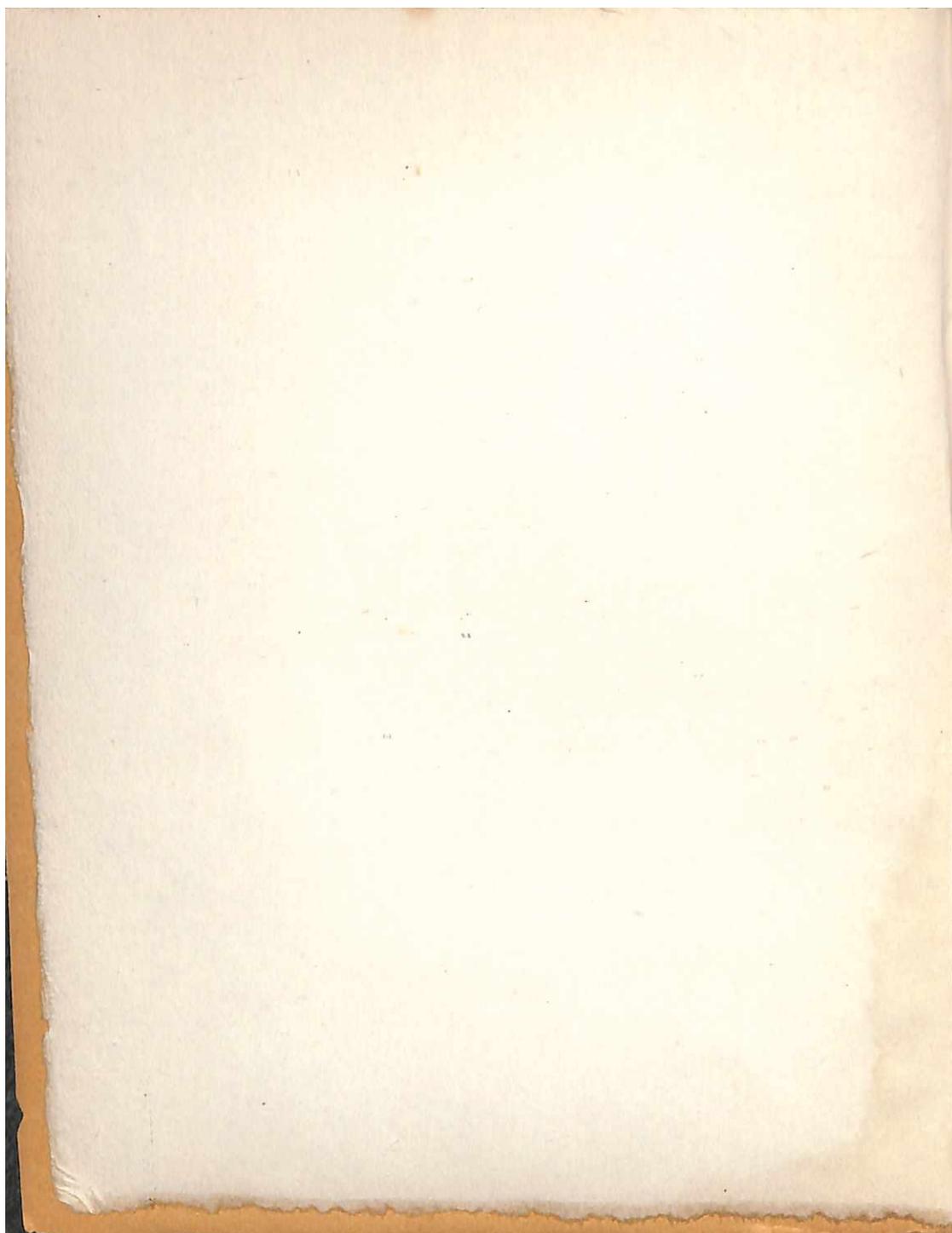
---

1920

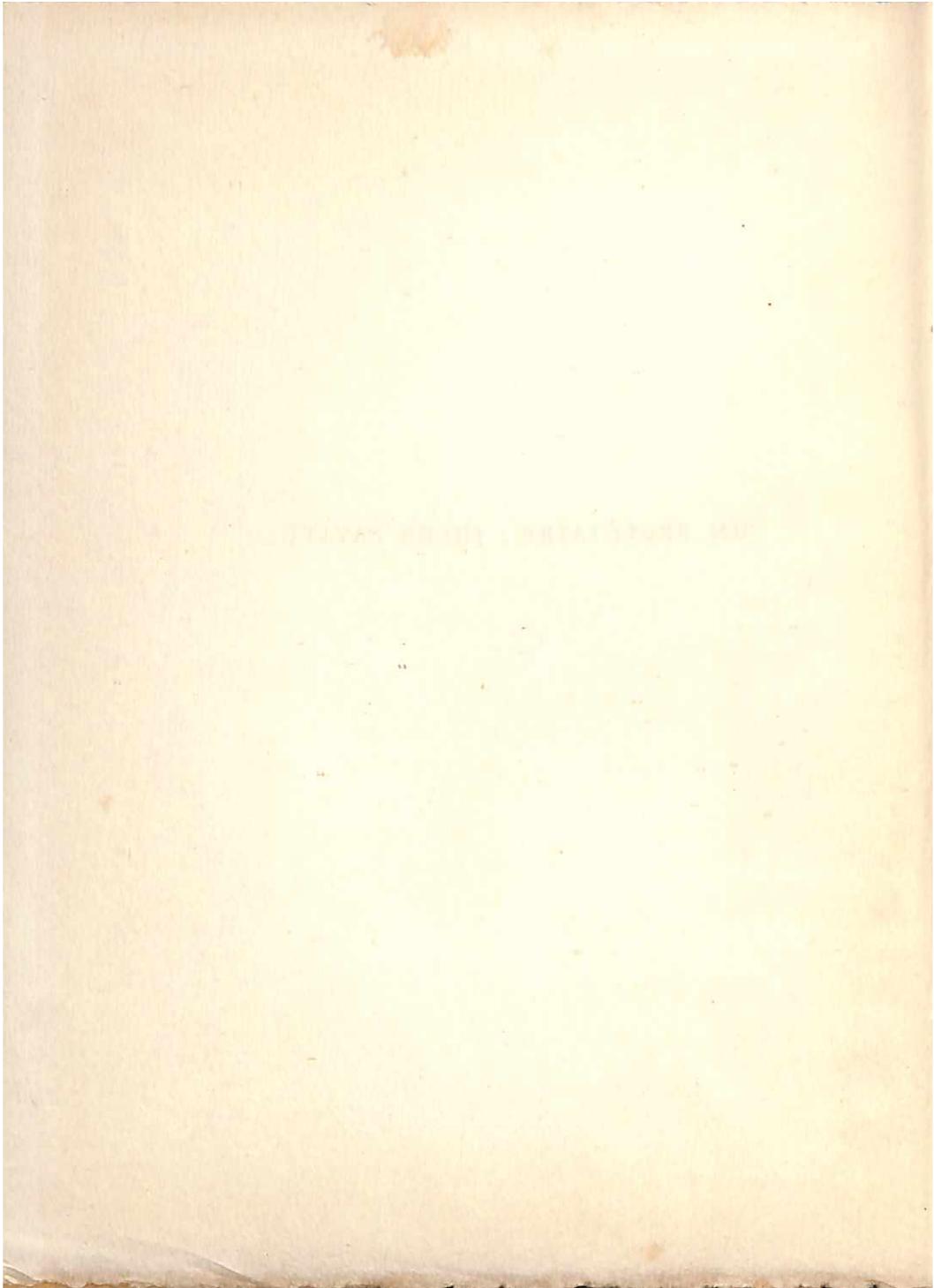
Prix : 5 francs

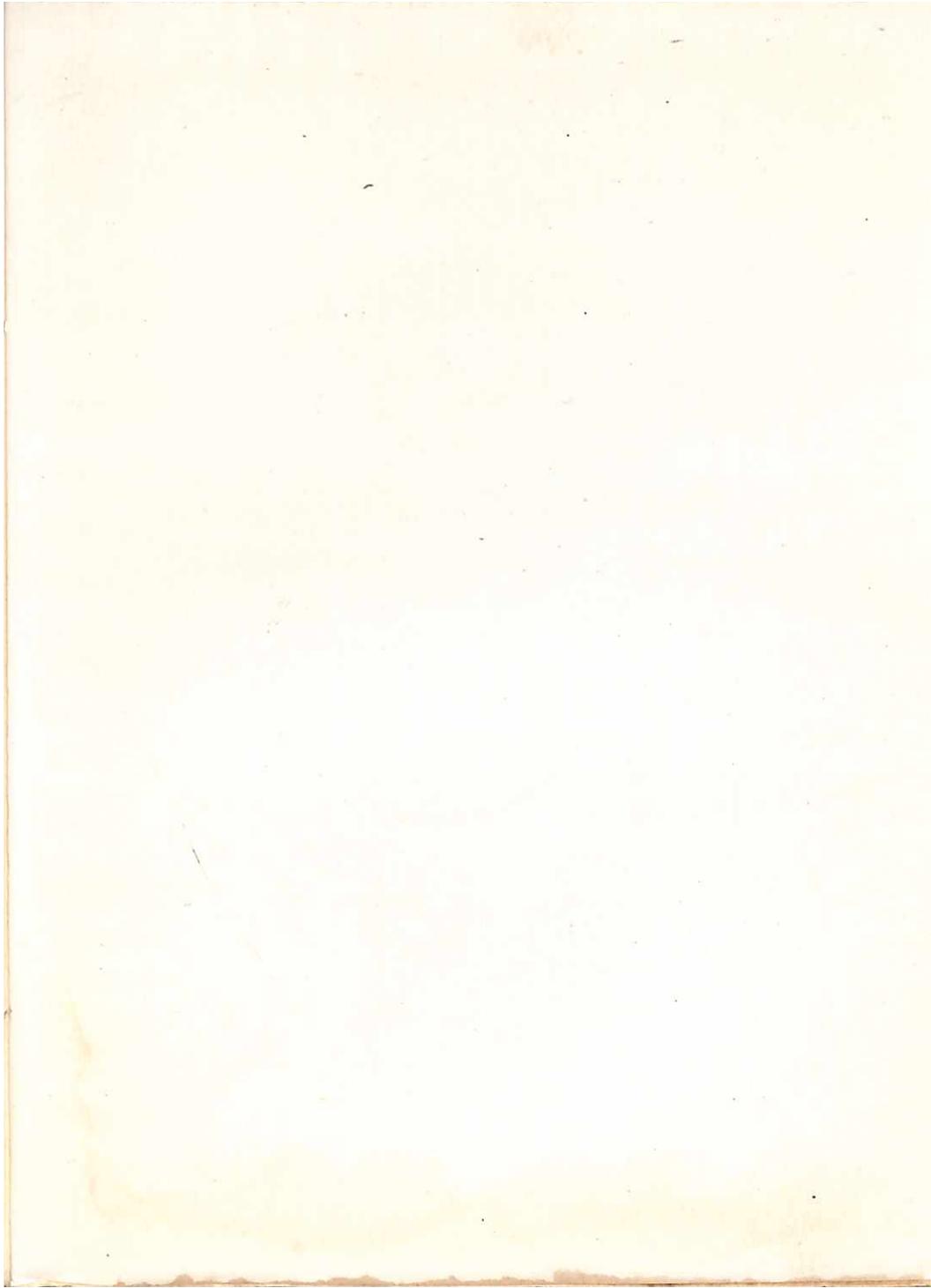






UN PROLÉTAIRE : JULES RAVATÉ







JULES RAVATÉ

GEORGES DEHERME

---

*Un Prolétaire :*  
*Jules Ravaté*

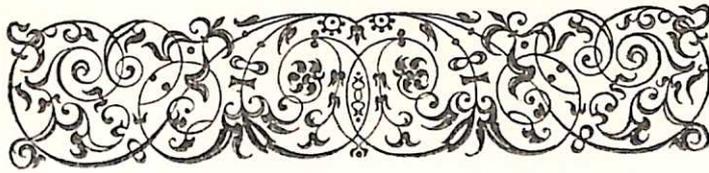


ÉDITION  
des  
CAHIERS DU CENTRE  
MOULINS  
—  
1920

REVISED EDITION

# The Principles of the Pythagorean

EDITED BY  
GEO. A. B. SMITH



« Des principes dans notre vie,  
quelle puissance ! »

**U**N homme ne vaut vraiment que par l'effort qu'il accomplit pour s'élever. C'est par là que l'ouvrier tisseur Jules Ravaté fut un admirable type de prolétaire.

Nous étions en rapports, je le suivais depuis quelque vingt ans ; mais je ne le rencontrai qu'un an avant sa mort, en 1915. Il était de ceux qu'on ne pénètre bien que par l'esprit.

Si une santé chétive, une condition précaire ne lui permirent point de donner toute sa mesure, l'œuvre, l'institution édifiante qu'il nous laisse, c'est lui-même, — une figure ineffaçable, attachante et entraînant. Retenons nos modèles.

Jusqu'à la fin, Jules Ravaté mena, en apparence, l'existence rude, laborieuse, obscure de l'ouvrier d'usine. Mais, dans sa maisonnette, avec son jardinet de cinq cents mètres carrés, parmi ses livres, avec les siens, tout s'amplifiait, s'illuminait. Il régna sur un vaste domaine spirituel. Il épandait une âme qui ne cessa jamais de s'enrichir. C'est dans ce palais magnifique de sa volonté que j'aime à l'évoquer.

Il convient d'être bref sur les détails d'une carrière dont l'héroïsme fut trop constant et trop simplement consenti pour être romanesque.

Enfance misérable des petits miséreux. École des Frères. Foi ardente. Bientôt, usine.

Mais, très jeune, le doute et ses angoisses. Il ressent une soif inextinguible de savoir. C'est le seul alcool dont il s'enivrera. Celui-là est salutaire.

Dès lors, sur son maigre salaire d'apprenti, puis d'ouvrier, il achètera des livres, voire, plus tard, un microscope, — « pour contrôler », dira-t-il, vérifier ses lectures.

A quel prix !... Le premier volume qu'il se procure ainsi est un traité d'algèbre et de géométrie. « Il me coûta horriblement cher », m'avouait-il. En effet, à quatorze ans, il gagnait 15 francs par mois, et son père lui laissait là-dessus dix sous par quinzaine.

Mais il a fait si bien, en un quart de siècle, que, grâce à lui, pauvre parmi les plus pauvres, la bibliothèque municipale de Roanne vient d'être dotée d'une précieuse collection d'ouvrages scientifiques.

Les parents, morts prématurément, laissent trois orphelins, deux garçons, une fille. Dans le grenier du faubourg Mulsant où ils abritent leur détresse se réunissent les libertaires de Roanne. Jules Ravaté met à leur disposition tout ce qu'il possède, c'est-à-dire ses livres. Il a dix-huit ans. Naturellement, c'est un révolté. Kropotkine, Élisée Reclus, Jean Grave, Sébastien Faure l'émerveillent, et peut-être Ravachol.

Mais, déjà, voyez de quelle espèce est cet athée, ce révolutionnaire. Comme chef de famille, il eut à élever sa cadette. Or, elle est de bon sang, et il ne lui inculqua que le goût du sacrifice. Sœur Ravaté, sous la cornette, soigne depuis dix ans les malades à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Elle y rencontra sœur Aynard. L'ouvrière et la richissime bourgeoise, dans la même abnégation, ont communiqué dans la même foi, la même espérance et la même charité.

Jules Ravaté devait avoir vingt ans quand il s'abonna à ma *Coopération des Idées*, qui venait de paraître. Dans sa lettre, il objectait à mes projets d'éducation populaire l'indifférence et même l'hostilité d'une bourgeoisie jalouse des privilèges que lui confère l'instruction universitaire. Et, à l'appui, il me citait la sottise d'un rond-de-cuir qui avait fait des difficultés pour lui remettre un livre, sous ce prétexte qu'un ouvrier ne pouvait et n'avait pas besoin de comprendre un ouvrage philosophique.

Cela ne l'empêcha point d'être le promoteur et l'un des directeurs de l'Université populaire de Roanne. C'est là qu'il connut, pour l'épouser en 1901, la compagne intelligente et dévouée qui pouvait m'écrire, au cours de sa maladie : « Mon

pauvre cher grand ! (encore qu'il fût d'une taille plutôt au-dessous de la moyenne, c'est ainsi que les siens l'appelaient), je ne puis croire qu'il n'y ait rien à faire... La tête est si solide encore !... Bien entendu, il ignore que je vous écris. C'est le premier secret que nous ayons. Il est bien douloureux à porter pour moi. »

De s'être reconnus et choisis définitivement, cela classe deux êtres. Une âme qui a du feu ne se confine point dans son enveloppe matérielle. Son destin est de s'épanouir. Soit par attraction, soit par rayonnement, en s'ordonnant, elle se forme une ambiance propre et harmonieuse.

Ravaté s'occupa aussi, très activement, de la coopérative *la Solidarité* et de l'*Union syndicale du textile* dont il fut secrétaire et pour laquelle il publia une brochure, *l'Action syndicale et le Parti socialiste*.

Il avait été et resta jusqu'à la fin abonné et ami de l'*Union pour l'Action morale*, des *Cahiers de la Quinzaine*, des *Cahiers du Centre*. De Péguy, qu'il aimait, il avait l'opiniâtreté, l'austérité des mœurs, et ce goût français du beau travail, en conscience, de la bonne mesure, du devoir en un mot, qu'on retrouve aussi chez Proudhon.

Sans qu'il parût s'en apercevoir, son influence grandissait. Il passait pour l'homme le plus savant de Roanne. Dans un conflit entre patrons et ouvriers, d'un commun accord, il avait été choisi pour arbitre.

Ses amis eussent voulu lui assurer de meilleures possibilités d'études, l'arracher à l'usine qui le tuait lentement.

M. Ranvier, histologue éminent et membre de l'Académie des sciences, ayant su apprécier ses premiers essais biologiques, appuya la démarche qui fut faite pour que la modeste fonction de bibliothécaire municipal revînt à Ravaté. Il y eût été parfaitement à sa place.

Mais il s'y prêta mollement. Il m'écrivait alors : « Donner des livres, vivre au milieu d'eux sept heures par jour, avec un peu de vacances et 1.500 francs par an comme début, me sourit assez, quoique je sente en moi monter le scrupule. Quelle est l'utilité sociale de ce travail ? Faire produire du tissu est quelque chose d'utile, comme de faire pousser du blé ; mais donner des livres aux potaches, aux érudits, aux désœuvrés, à quoi cela peut bien servir ? »

Aussi ne fut-il nommé-qu'en 1915. C'était la guerre.

Craignant qu'il n'ait à souffrir du terrible désarroi économique que provoque la mobilisation, un ami lui envoie quelque argent : « Nous acceptons cette somme, répond Ravaté, et nous la distribuerons aux malheureux qui cachent leur misère et n'osent pas demander. Car, pour nous, momentanément, avec les produits de notre jardin et de notre poulailler, nous sommes à l'abri. Voulez-vous me permettre de l'utiliser surtout pour ceux qui ont été grévistes si longtemps et que la police pourchasse encore ? »

Mobilisé à son tour, il est affecté à la manutention de Moulins. Privé des soins de sa femme, ne pouvant plus suivre son régime, le mal qui le mine empire rapidement. Il le constate avec tristesse, sans amertume. Comme en toute conjoncture, il cherche où est le devoir. « Je me souviens, écrivait-il, que préparer un train de ravitaillement, ou, plus exactement, aider à le préparer a autant de valeur qu'un coup de fusil. »

Ce qu'il déplore, c'est que « les meilleurs se fassent tuer. » A un ami, il écrivait : « Combien je voudrais vous voir revenir sur votre décision de vous engager. Gardez-vous en bonne santé pour lutter contre les maux de la guerre et pour aider à panser les plaies de demain. A Paris, on juge donc la situation désespérée pour que tous les bons aillent donner leur vie ? Il faut avoir ce courage de résister au don magnifique de soi

quand ce n'est pas absolument nécessaire et qu'on peut aussi se dévouer sur place. Le calme, la confiance en soi, le sens de la mesure en temps troublé rayonne et aide autrui à conserver son sang-froid. Restez-nous, il y a et il y aura tant à faire ! »

Il fut réformé seulement en juillet 1915. Trop tard, hélas !...

L'année suivante, après des mois d'atroces souffrances, ayant embrassé plus tendrement que de coutume ses deux fillettes, il mourait à quarante et un ans, les mains dans les mains de sa femme chérie.

« Depuis quelques jours déjà, m'écrivait celle-ci, il aimait à rappeler le passé dans de bonnes causeries, la nuit, après sa piqûre. Je voudrais pouvoir vous transcrire la dernière, celle de lundi : Il me parlait de vous, de la reconnaissance qu'il vous avait de lui avoir fait connaître et aimer Auguste Comte. »

L'INTELLIGENCE seule ne suffit point à expliquer ce miracle moral. Nous savons qu'elle amène aussi bien des désastres. Savoir pour savoir, pour pédantiser, pour « arriver », ce n'est pas le stimulant d'un Ravaté. La petite sœur des pauvres de Lyon explique mieux ce jeune anarchiste de Roanne s'élevant par son propre effort jusqu'aux cimes de la religion de l'Humanité.

Il y a donc, à l'origine, une grande puissance d'amour. C'est l'état de grâce de l'esprit. A qui ne l'obtient pas, fût-il un moulin à prières, fût-il un érudit ayant assimilé tout le savoir humain, il est interdit de s'élever au-dessus de la matière et de dépasser son éphémère carcasse.

Pourquoi donc ce jeune apprenti, pour un livre et le lire, se prive-t-il du moindre plaisir et même du nécessaire, de nourriture et de repos, du verre d'absinthe ou du baiser ?

C'est qu'il veut refaire un monde sur le plan de ses désirs généreux. Voilà le départ. Il est celui de toutes les âmes ardentes, privées de direction, entre la quinzième et la vingtième année.

Phase dangereuse ; mais, quand elle n'est qu'une crise de croissance, combien féconde ! C'est peut-être de s'en trouver préservée que la bourgeoisie a perdu la santé morale et intellectuelle, — le sentiment du devoir et le bon sens. C'est sûrement de ne pouvoir assez la surmonter que le prolétariat reste dans le chaos.

### III

**A**PRÈS l'euphorie, la dépression. Après l'enthousiasme, ceux qui ont la vigueur mentale de se dégriser tombent dans le désespoir du nihilisme. Autre phase nécessaire. Schopenhauer, Max Stirner, Nietzsche en sont les maîtres captivants et funestes. Pour un Ravaté, cela peut aller jusqu'au suicide.

Heureusement, la tentation avorte. Mais elle nous fournit la mesure d'une sincérité pathétique. Car, ici, on l'entend bien, rien du dépit romantique. Si ce jeune philosophe veut mourir, ce n'est point par égocentrisme, parce qu'il éprouve quelque émoi d'épiderme, ni parce qu'il estime que la société ne lui fait pas la place à laquelle prétend son génie de rimailleur : non ! — C'est parce qu'il vient de découvrir que la justice sociale est un mythe, que le mal et l'iniquité sont dans l'ordre immuable de la nature et qu'en conséquence « la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. »

Ce n'est point des privations matérielles qu'il souffrait, à tout le moins pour soi-même, c'est de l'indigence spirituelle qui l'entourait, du contact des grossiers instincts, des obstacles et des entraves à son développement intellectuel.

Si l'avarice (au sens propre) est le vice dont crèvera la bourgeoisie, l'envie est l'ulcère qui ronge le cœur du prolétariat. Ravaté en était totalement dénué. Il méprisait autant l'épais

matérialisme d'en bas que celui d'en haut. Il avait appris de Proudhon que la pauvreté est la loi universelle et que l'argent a pour principale fonction de la maintenir. Ce qu'il exérait dans l'argent, c'est l'instrument de dilapidation, de corruption ; c'est de susciter des catégories artificielles. Et, certes, il y a un affreux gaspillage des forces humaines à bourrer de latin, malgré eux, les petits bourgeois énervés qui se régénéreraient à l'atelier et aux champs, tandis que le cerveau d'un Ravaté reste en friche devant une machine à tisser.

#### IV

LORSQUE la doctrine qui, seule, donne une base et un but fait défaut, il n'y a qu'un moyen de ne pas se diluer dans la négation : c'est l'action. Jules Ravaté va s'y vouer avec ardeur.

C'était en 1898. Nous étions déjà en relations depuis plus de deux ans quand je créai la première Université populaire, puis la Société des U. P. Avec quelques amis, Ravaté ne tarda pas à fonder l'U. P. de Roanne. L'un de ses collaborateurs me rappelait dernièrement que « ce fut sans conteste l'effort roannais le plus intéressant dans le sens de la véritable éducation ouvrière ».

N'imaginons pas qu'il fût très docile. Le positivisme seul devait lui enseigner la soumission. Au contraire, nativement, sa douceur était obstinée. Sa bonté l'inclinait moins à subir qu'à se mutiner. Il ne concédait à notre amitié que ce qui était du cœur. L'indépendance de sa pensée, il en était farouchement jaloux. Je crois même que notre affection n'eût pu se nouer, si je n'avais pas ce respect de la pudeur intellectuelle qui m'a toujours éloigné de toute entreprise de prosélytisme.

Ce qu'il y avait, à mon sens, de vraiment original et fécond dans les Universités populaires, ce qui fut le moins compris, ce dont, précisément, s'engoua Ravaté, c'est l'absolu désintéressement dont j'avais voulu qu'elles s'inspirassent. Tout esprit de

parti, toute tentative d'enrôlement en devaient être exclus. Nous nous proposons seulement de fournir à chacun les possibilités de s'élever dans le sens de ses propres tendances. Nous ne fabriquons pas un nouveau spécimen de carcan. Nous ne racolions pas des partisans ou des électeurs. Nous ne subordonnions pas le résultat à aucune formule, — le but aux moyens. D'ailleurs, c'est ce qui devait nous aliéner les appuis indispensables et soulever contre nous toute la hargne méchante des exploiters de l'ignorance populaire. Mais je dirai mieux, quelque jour, pourquoi ce mouvement dévia et fut arrêté. Cela est d'abord imputable à un régime qui ne peut supporter aucune action organique, à une classe dirigeante qui méconnaît sa fonction essentielle de diriger et à un prolétariat habilement étourdi et égaré par ses meneurs.

Si l'action d'éducation le sollicitait plus particulièrement, celle d'organisation coopérative ou syndicale ne le laissait pas indifférent. Mais il semble qu'il s'y complût moins. Simple, vrai, réfléchi, il n'avait aucun des dons d'éloquence charlatanesque qui font tant d'impression sur les foules. Et rien n'indique mieux l'absurdité du principe électif qui fait désigner les supérieurs par le plus grand nombre, c'est-à-dire par les plus inférieurs.

A la veille de la guerre, il répondait à l'une de mes lettres : « Non, non, jamais je ne deviendrai un chef du prolétariat. Je n'en ai pas l'étoffe. J'ai goûté, — jeune, il est vrai — à ce plaisir et à cette souffrance de guider les foules ; il m'en reste quelque amertume. J'avoue que j'ai trop le goût de faire rendre justice à autrui, même à mon détriment et contre les désirs du populaire. Un chef doit quelquefois ne pas aimer ni soutenir la vérité d'autrui, ni cultiver trop d'idées. »

Mais les déboires ne l'incitèrent point à désertir sa classe. Plus il la dépassait par la culture, plus il s'y liait par les devoirs d'aïnesse qu'il se reconnaissait.

**I**L restera donc syndiqué et syndicaliste. Ayant pris connaissance de la méthode Taylor, il s'emploiera à en montrer les avantages. Il polémiqua là-dessus avec Merrheim et Monatte, dans *la Vie ouvrière*. Il m'écrivit alors : « Je voudrais que le livre de Taylor fût le bréviaire technique des syndicalistes français et que, par leur puissance d'entraînement, ceux-ci forcent les industriels de notre pays à économiser leurs efforts inorganisés et accroître la productivité des capitaux et du matériel en œuvre, sans augmenter la fatigue de l'ouvrier. Il est vrai qu'un pareil effort ne comporterait pas d'effets oratoires, et j'ai bien peur que mon désir soit vain. »

Une autre fois, il ajoutera : « Dans le syndicalisme, la politique, ou plutôt la manière parlementaire, sévit plus qu'on ne le croirait au premier abord. Les antiparlementaires ne le voient pas, tellement ils sont saturés de poison. Le prolétariat se débarrassera-t-il du virus parlementaire ? Ce sera long, en tout cas ; j'ai bien peur que l'intoxication soit définitive. Je souhaite me tromper et j'agis comme si la guérison était possible. »

## VI

L'ÉTUDE le console de ses déceptions. Il y revient toujours avec joie. C'est là son atmosphère vitale.

Parmi les sciences, c'est surtout la biologie qui l'attire. Sans doute, parce qu'elle précède directement la sociologie. « J'aime la science, me disait-il, pour sa discipline et sa réalité ; lorsque je désire que la classe ouvrière ait une culture scientifique, c'est parce que je crois que ce qui m'a servi lui servira. Je suis de ma classe. Le bienfait de la discipline scientifique pour le prolétariat sera de deux ordres : 1° il acquerra, avec des clartés de tout, la notion de loi ; 2° il apprendra à abstraire et généraliser. Je ne veux pas découvrir des faits nouveaux ni perfectionner des techniques, mais me prouver à moi-même, pour pouvoir les exposer aux autres, les réalités qui sont la substructure de toute politique positive. »

On voit qu'il ne séparait pas la science de ses applications. Ce n'était pas un mandarin. Il eût voulu être médecin. C'était, pensait-il, la plus belle des professions : soulager les souffrances, assainir, combattre la maladie et la mort. Il y voyait un sacerdoce.

Il a écrit une remarquable étude sur « la Défense des êtres vivants », qui a paru dans *Rodumna* et en plaquette. Il avait réuni les matériaux pour un examen comparatif de la biologie d'Auguste Comte.

## VII

**C**OMMENT est-il venu au positivisme ? Voilà un point qui importe.

En 1908, alors qu'il commençait seulement à secouer l'emprise de l'idéologie révolutionnaire en lisant Comte, il me reprochait mon « pessimisme intellectuel » en ces termes : « On dirait que vous avez perdu contact avec le peuple, celui qui produit, souffre et espère. » Et il signait : « Votre ami de la première heure et de la dernière. » Il me promettait, d'ailleurs, de lire le *Catéchisme positiviste* et le *Système de politique positive*, et « avec une grande attention sympathique. » Il ajoutait : « C'est ce que je m'efforce toujours de faire dans mes lectures. Mais, un peu plus, la campagne en faveur de Comte (il veut dire celle dont je prenais l'initiative) me le faisait détester. Je me suis souvenu à temps que je l'avais aimé comme philosophe des sciences. »

Je savais bien, au reste, qu'un travail se faisait en lui et que sa sincérité ne lui permettrait pas de renoncer à comprendre la synthèse positive.

C'est donc par les sciences qu'il y est arrivé.

« Si la doctrine de Comte n'avait pas eu à sa base son cours de philosophie positive, jamais je n'aurais été accaparé par la politique positive. Comte lui-même l'a bien senti. Je suis en train de lire les *Opuscules de philosophie sociale*. Or, toute la

politique est contenue dans le troisième opuscule ; et pour qu'immédiatement il n'ait pas construit définitivement la politique et qu'il ait échafaudé, avant d'aller plus avant, les leçons de philosophie scientifique, c'est qu'il a bien vu l'inanité de construire en dehors de la science. Son cours populaire n'est pas la sociologie, mais l'astronomie. D'où je conclus qu'il faut, avant tout, pour diffuser des « clartés de tout » dans l'esprit du prolétariat, commencer par donner les faits et les lois scientifiques certains, inéluctables, indéniables pour tout esprit honnête. »

La lecture de la *Synthèse subjective* lui avait procuré une profonde ivresse intellectuelle « devant le formidable effort qu'a fait le grand penseur pour faire servir l'inexorable de la loi scientifique, la fatalité absolue au bonheur même de l'homme. »

Dans une autre lettre, il disait encore : « Ce qui a fait se détacher de Comte quelques-uns de ses disciples de la première partie serait peut-être ce qui m'attirerait le plus. L'aphorisme qui pose que la soumission est la base du perfectionnement est d'une profondeur qui charmera l'homme le plus simpliste tout en satisfaisant l'homme le plus raffiné : « Preuve d'art véritable », disait Guyau. »

Il en vint enfin à aimer surtout, dans Comte, la part qui est faite au sentiment, à la socialité, à l'effusion religieuse.

Si ce n'est pas d'un esprit médiocre de bien concevoir la base objective du positivisme, la vaste synthèse des connaissances humaines, c'est, dans l'anarchie morale présente, le signe d'un cœur vibrant, d'une âme très haute, de professer la philosophie du bon sens, la religion de la bonté.

Parmi les prolétaires d'abord anarchistes dont j'ai pu suivre l'évolution dans ces vingt dernières années, les uns ont adhéré au positivisme plus ou moins complet, les autres sont retournés

au catholicisme. Certes, ceux-ci se sont purifiés et élevés ; mais ils n'atteignent pas la perfection morale d'un Ravaté.

Il y a toujours, dans la dévotion outrée des néophytes théologues, quelque chose de dur, d'inintelligent. L'absolutisme les incline trop à l'orgueilleuse certitude. Ils en ont le vertige, ils perdent pied. Tandis que le relativisme positif, toujours compréhensif, reste le meilleur enseignement de la résignation et de l'humilité, principales sources de la bonté. Irréductible sur les principes reconnus, un vrai positiviste reste toujours conciliant en fait. La dévotion du positivisme, c'est le dévouement.

## VIII

Voici donc le sommet lumineux qu'a pu atteindre un ouvrier tisseur de Roanne. Il s'y fût tenu, pour s'approfondir encore.

Mais ce fut la guerre, la maladie et la mort. Néanmoins, durant ces deux années, jusqu'aux derniers jours, il partagera nos angoisses, nos espérances. C'est l'heure tragique où les amitiés se resserrent.

Il suit avec fièvre l'action que j'essaie d'organiser. Il sait que je compte sur son concours. Jamais notre correspondance ne fut plus abondante. Malheureusement, je ne puis tout reproduire.

Le journal, indépendant de l'argent et des partis, que je voulais lancer pour coordonner toutes les forces vives de la nation, devait s'appeler *L'Ordre social*. Ravaté me fait remarquer que « le fameux parti de l'ordre a galvaudé ce titre », et il me conseille : *Le Devoir*. « Ce type de journal sera d'une confection soignée. Il faut qu'il donne l'impression d'un beau travail bien fait, le bon travail français. »

Une autre fois : « Ne pensez-vous pas à constituer une union, — je ne dis pas un parti, parce que ce terme est trop ambigu et malsonnant pour des positivistes, — entre tous ceux qui comprennent votre effort ainsi que les idées politiques et morales de Comte qui lui servent de fondement ? Il faudrait élaborer un programme net, comprenant les doctrines abso-

lument nécessaires à la vie sociale en général, à la vie nationale en particulier et celles qui sont relatives à la vie communale et régionale ; puis les règles de morale à suivre pour soi, pour la famille, le groupement et pour les rapports des « unionistes » avec les autres individualités ; et enfin ébaucher un programme d'action, de lutte, de propagande continuelle pour éclairer le public — qui veut, mais ne peut ni ne sait — soit sur les questions urgentes à résoudre ou actuelles, soit sur celles qu'il faut constamment avoir présentes à l'esprit et qui sont l'idéal à atteindre autant que les contingences le permettent. C'est vaste et vague, je m'en doute, mais le premier point à obtenir c'est de nous unir, nous connaître, nous faire connaître, c'est reprendre le programme des U. P. corrigé par tout ce que les déboires et l'âpre lutte nous ont appris. »

Et voici sa dernière lettre, reçue quelques jours avant sa mort, alors que nous le savions condamné. Elle est d'une lucidité surprenante. Comte ne disait-il pas qu'un cerveau pouvait user dix corps ?

« Hurrah pour le bon soleil ! Il m'a encouragé, hier, à faire, en dix poses, trente mètres dans le jardin. Rien n'allait bien, les jambes, le tronc, la tête ne s'entendaient guère entre eux ; mais c'était si bon de voir le jardin qui verdoyait (grâce aux efforts de ma femme), les fleurs des cerisiers qui laissaient glisser leurs pétales sur l'air tranquille, qu'aujourd'hui j'ai grande envie de recommencer, malgré la lassitude qui sera l'aboutissement de l'effort.

« La tête aussi devient plus solide, je puis lire, d'un trait, un article de Maurras, alors que jusqu'ici les contes du *Journal* me suffisaient ; les nuits, d'ailleurs, sont bonnes, je dors de six à huit heures de suite, coupées par des réveils de quelques minutes seulement. Les jambes ne sont pas trop enflées, ni le

ventre trop gros, quoiqu'il y ait quatre semaines depuis la dernière ponction. Donc, bon espoir d'en voir la fin avec l'arrivée définitive des beaux jours.

« Votre bonne lettre de dimanche m'a bien réconforté. Cette phrase : « la débâcle est proche » me chante dans la tête. Et puis, votre brochure en train me réjouit ; combien j'enrage d'être si faiblard en ce moment !

« Ce qui me fait toujours peur, ce sont les sourdes menées de certaines personnalités politiciennes...

« On devine comme un mot d'ordre, secrètement propagé par on ne sait quelles complicités latentes. Cette finance judéo-cosmopolite, dont les intérêts sont surtout allemands, qui perdrait tout à une débâcle allemande, doit tenir solidement entre ses mains les hommes qui détiennent l'autorité en France, pour que ceux-ci ne sévissent pas.

« Puissé-je me tromper ! Aussi, j'espère que votre « Appel » ralliera des esprits, créera un lien entre eux, éclairera les hésitants, dirigera les enthousiasmes pour qu'ils ne s'égarent point. Pas autant que nous le désirerions momentanément, mais, par voie de répercussion, j'espère qu'il portera.

« *Des principes dans notre vie, quelle puissance !* Je ne l'ai jamais autant senti que depuis que vous m'avez appris à lire Comte.

« Si je ne me trompe, les Alliés ont eu une bonne quinzaine, cela équivaut à une belle victoire. Cela me redonne du courage à me guérir, autant que le soleil. »

**A**n ! cher et inoubliable ami, pourquoi faut-il que la fatalité vous ait arraché si tôt à notre affection ? Dans ce coin des sages où nous tâchons de n'être pas trop inférieurs à la doctrine qui vous avait rendu le calme de l'esprit et du cœur, vous nous manquez tant ! Nous sommes si peu à maintenir les états spirituels d'une civilisation qui menace de s'effondrer !

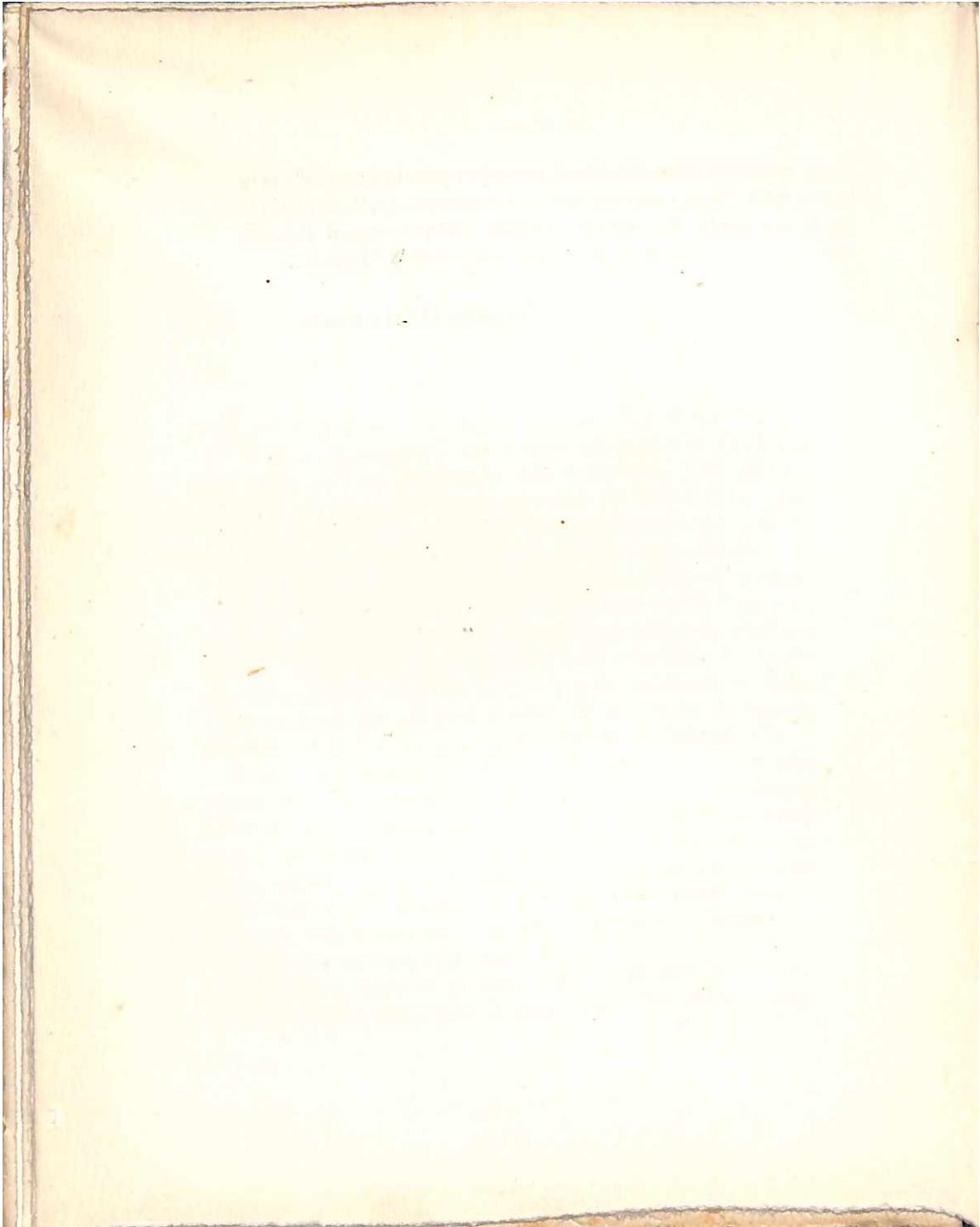
Nonobstant, l'énergie tranquille qui émanait de votre imperturbable douceur, d'une abnégation si facile qu'elle s'ignorait, de votre magnifique humilité, elle ne peut être, elle n'est pas perdue. Votre force nous apparaît sous vos traits de Christ douloureux. Elle reste agissante en nous, par votre exemple. Nous vous incorporons à cette Humanité au service de laquelle nous dévouons tout ce que nous avons de meilleur en nous.

Nous vous invoquons, nous vous évoquons. Nous vous aimons adolescent studieux, anarchiste exaspéré, désespéré, gréviste résolu, chef de famille, savant, philosophe et, enfin, apôtre positiviste. Ceux-là même que vous avez laissés en route, qui n'ont pu vous suivre à cette altitude, je suis persuadé qu'ils vous font confiance et que, par vous, notre doctrine salvatrice s'est acquis leur sympathie. Qui sait s'ils ne parcourront pas ensuite l'étape décisive ?

Vous restez vivant et agissant. Pour nous, positivistes, vous nous confirmez dans notre ferveur. Vous êtes notre témoin.

Vous montrez l'efficacité de nos principes pour la bonne vie et la bonne mort. Nous vous révérons. Nous vous prions. Vous resterez un de nos saints. Et ce n'est pas sans quelque orgueil d'amour que nous vous comparerons à ceux que célèbre l'Église...

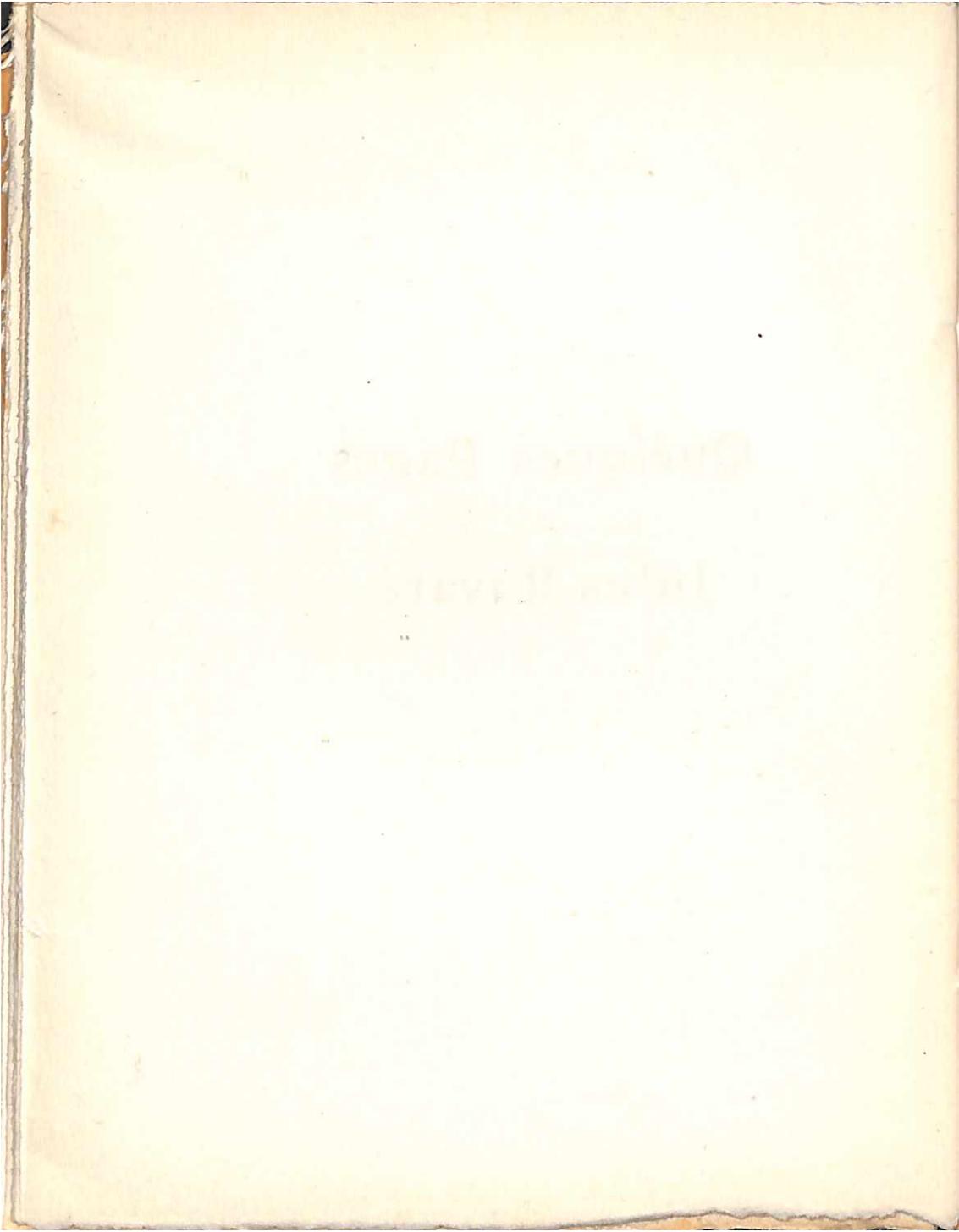
GEORGES DEHERME.



Quelques Pages

de

Jules Ravaté





*Sur « La Fiction universelle »  
de Jules de Gaultier*

---

« La marque à laquelle nous reconnaissons qu'une chose est vivante est que nous la voyons sujette au changement. » C'est ne voir qu'une partie de la vie, et même, ne la considérer que sous cet unique aspect, c'est la nier en la confondant avec la notion de changement qui appartient à bien d'autres corps. Notamment aux cadavres. Rien de plus changeant, de plus rapidement changeant. En sont-ils vivants ?

La vie est changement et fixité. La vie est adaptation, donc modification sous l'influence du milieu ; mais elle est en même temps fixité, c'est dire assimilation, transformation du milieu en une substance semblable à elle.

Pourquoi cette définition unilatérale ? En continuant de lire, la réponse surgira d'elle-même. « Pour une chose dont c'est l'essence de varier, de devenir à tout moment autre qu'elle n'était, la nécessité de demeurer semblable à elle-même ne se peut réaliser qu'au moyen d'une fiction : l'identité est une fiction ; or, on voit que la formation de cette fiction est la

condition et le principe de toute vie individuelle et distincte. » Il s'agissait ainsi de prouver que, pour rester identique à elle-même, la substance vivante devait imaginer qu'elle l'était, et l'on donnait une nouvelle qualité à l'être vivant, qui devenait changement et imagination. La porte était grande ouverte à la notion de fiction universelle.

L'auteur ne s'est pas tenu longtemps à la biologie, où il aurait trop fallu imaginer, et la notion de fiction a été transportée dans la psychologie. Après avoir montré que le « moi » est un assemblage de sensations, de perceptions, de « pré-idées » qui se désagrègent et se dissolvent avec des vitesses variables, on en arrive à la notion d'actes, et « tout acte accompli par le moi... se montre précédé de la volonté d'accomplir cet acte... Le but est pour le moi un principe de fascination, de suggestion, il y détermine une présomption — une présomption qui implique une fiction. » Et, plus loin : « Cette présomption, c'est la fiction bovaryque, l'acte intellectuel par lequel le moi se conçoit autre qu'il n'est. »

Les hallucinés, les fous ont ces illusions mentales, et cela les conduit à la mort quand ils les ont absolument fixées en eux ; à moins que, dans la maison d'aliénés où ils se meuvent, l'infirmier ne les gave et ne les lie dans la camisole de force. L'hallucination ne tient pas toujours le moi sous sa dépendance (il n'y a qu'à examiner de près les expériences d'hypnose), parce qu'à un certain moment l'instinct vital inscrit dans toute substance vivante entre en rébellion, pousse le moi à se nourrir, à s'adapter, à modifier le milieu.

Un but n'est pas une fiction, c'est une résultante de certaines antécédences que l'intelligence, l'esprit projette en avant afin de guider l'action. L'homme peut, tant qu'il lui plaira, s'imaginer être ange, jamais il ne dépassera la bête qu'il est. La fiction, quand elle existe, ne va jamais au delà des possi-

bilités contenues dans l'être. La réalité est là qui rogne, tranche ce qui dépasse les tendances du moi. La désillusion est la coupe, souvent vidée par l'homme, qui lui rappelle que la fiction est limitée.

Considérée psychologiquement, la substance vivante que l'on appelle le moi subit les deux conditions de tout ce qui vit : varier et se fixer. La fixité n'est pas plus une illusion que la variation ; c'est un compromis perpétuel entre assimiler le milieu ou être assimilé par lui.

Le milieu social inspire les actes de l'homme, habille son esprit, lui suggère des buts. « L'homme, pour toute une part essentielle de son développement, est donc l'œuvre de la fiction éveillée en lui par la suggestion sociale. » L'homme n'est pas tant que cela l'œuvre de la fiction sociale, à moins d'appeler ainsi ce qui est la réalité. Le langage, les gestes, les coutumes, les règles d'action par lesquels l'homme a manifesté ses expériences, sont-ils des fictions ? Indiscutablement, non. Ce sont des moyens au service de l'homme, substance vivante sociale.

La fiction, l'idée d'être autre qu'il n'est, n'a jamais conduit l'homme bien loin, et l'œuvre de la société, de l'éducation, au sens large du terme, a eu, précisément, pour résultat de lui faire rejeter les fictions qui l'abusèrent dans les temps primitifs. L'animisme est mort, la métaphysique et ses entités s'en vont. Sous le joug de la fiction, l'acte est inadéquat, désordonné, et l'imitation, l'enseignement oral ou écrit est la grande méthode pour discipliner, pour adapter plus rapidement le « mal perçu » aux conditions du réel.

Quand un groupe social se perfectionne, c'est qu'il a rejeté les fictions du début ; quand un groupe demeure en place ou disparaît, c'est que les fictions sont restées stationnaires ou qu'elles ont augmenté. La disparition des fictions primitives

ou l'impossibilité de la formation de nouvelles, voilà le sceau, la marque du progrès social. Le bien-être, le machinisme, on l'a répété souvent, ne sont pas la marque absolue d'un mouvement en avant. Séailles enseigne qu'on peut être un barbare et se servir du téléphone. Le mètre du progrès n'est donc pas l'universalisation des fictions, mais leur diminution intensive et extensive.

Dès lors, les sciences, de même que la personnalité humaine, apparaissent non comme des hypothèses préconçues en dehors de toute expérience, mais comme des réalités modelées par elle. La personnalité de l'homme est tout l'homme ; tout ce qu'il s'imaginera être, quoique faisant partie de sa personnalité, ne fera pas qu'il soit autrement. Que sa conscience ne la perçoive pas très nette, qu'elle se trompe sur sa valeur propre, cela n'est qu'un cas de la faiblesse de ses sens, de l'imperfection de ses méthodes d'enregistrement du réel, faiblesse et imperfection que diminueront les contacts répétés des esprits.

Les sciences ne sont plus des hypothèses heureuses, réussies ; au contraire, ce sont celles-ci qui sont des floraisons merveilleuses, jaillies du réel. Sans réalité expérimentale, l'hypothèse est un fantôme qui n'est gros que de ce qui est son fondement même : le réel. Sous ce vocable « hypothèse » se cache un ensemble de notions qu'une analyse soignée démontre être le produit d'une imagination débridée et d'une intelligence disciplinée, tantôt plus de celle-ci que de celle-là, tantôt inversement.

\*  
\* \*

La fiction universelle et l'anti-fiction, ou dialogue de l'ombre et de la proie :

*Fiction.* — « On ne voit guère de réalité qui soit parvenue à se constituer et se vivre sans l'intervention de quelque fiction. »

*Anti-fiction.* — On voit encore moins de fictions qui soient parvenues à se constituer et à vivre sans l'intervention de quelque réalité.

*Fiction.* — « Nous ne connaissons rien en dehors de la fiction. »

*Anti-fiction.* — Que connaissons-nous en dehors du réel ?

*Fiction.* — « La réalité n'est elle-même qu'un mode particulier de la fiction. »

*Anti-fiction.* — La fiction n'est rien autre qu'une émanation déformée de la réalité.

*Fiction.* — « Le réel et le fictif ne se distinguent pas l'un de l'autre. »

*Anti-fiction.* — Alors, pourquoi donner le pas à l'un au détriment de l'autre ? Le réel et le fictif ont des signes distinctifs.

*Fiction.* — « Il faut soupçonner la collaboration de l'irréel à la création du réel. »

*Anti-fiction.* — Il faut admettre la collaboration du réel à la formation de l'irréel.

*Fiction.* — « Il faut nous concevoir autres que nous ne sommes, si nous voulons progresser. »

*Anti-fiction.* — Il faut nettement concevoir ce que nous sommes, si nous voulons nous transformer.

*Fiction.* — « Tout ce qui tombe sous la prise de notre esprit peut être l'objet d'une dissociation infinie. »

*Anti-fiction.* — Notre esprit d'analyse a des limites, il ne peut dissocier jusqu'à s'anéantir.

*Fiction.* — « Nous ne pouvons continuer à penser, à construire nos raisonnements, à vivre notre vie qu'en tenant pour *indissolubles* certaines notions et certains états de la sensibilité profonds sur lesquels repose tout le reste de l'édifice phénoménal. »

*Anti-fiction.* — Alors ?

*Fiction.* — « La vie est œuvre de notre imagination. »

*Anti-fiction.* — Notre imagination est le produit de la vie.

*Fiction.* — « Le réel, c'est une présomption qui triomphe. »

*Anti-fiction.* — Une présomption triomphante n'est qu'un réel qui se prouve.

*Fiction.* — « La fiction est le seul domaine qui nous soit ouvert. »

*Anti-fiction.* — Le réel est le seul domaine qui nous soit ouvert pleinement ; la fiction, le seul terrain, dans le monde de la connaissance, où il y ait autant de fondrières.

*Morale :* Un illogisme ne peut jamais l'être jusqu'au bout que s'il est logique ; s'il s'arrête en cours de route, c'est que la logique était là qui l'attendait. Dans les deux seuls cas possibles, la logique est la maîtresse souveraine.

\*

\* \*

On a été dur pour la fiction universelle. De cette formule : « l'homme se conçoit autre qu'il n'est ; à travers cette fausse conception de lui, il conçoit tous les autres phénomènes autrement qu'ils ne sont », on a entendu un philosophe dire, et ce philosophe la connaissait bien : « Cette formule elle-même est une métaphore, elle est elle-même une façon d'exprimer les choses autrement qu'elles ne sont. » (J. DE GAULTIER, *La fiction universelle*, p. 403.) La fiction universelle considérée elle aussi comme une fiction, la notion du mensonge universel considérée comme un mensonge, quel dur et juste jugement !

---

## SUR LE STYLE DE PÉGUY

... Dès qu'il fait jour, ce sont les immenses plaines du centre de la France qui frappent le regard ; en voyant ces sillons interminables et tracés droit, alternant avec des cultures de pommes de terre, de betteraves, bien alignées aussi, on relit les belles pages que Péguy a consacrées au cœur de la France. Ses vers, sa prose à allitération sont la répétition de ce qui attire l'attention lorsqu'on pénètre en pleine Beauce. Le pays natal a forgé la langue, la manière d'un de ses enfants, qui a su rendre ce qu'il avait humé avec le vent, ce qui était entré par tous les pores de son être. Des écrivains (voir Daniel Halévy dans les *Cahiers du Centre*) ont comparé sa prose à répétition à la vague de la mer ou encore au sable du désert... Eh bien, non ; il faut la comparer au sillon beauceron qui paraît toujours semblable et qui fatigue par sa multiplicité toujours pareille, mais qui apporte à la vie humaine ce qui lui est indispensable : le beau blé, le bon pain, ce sens de la rectitude, de la symétrie, du grandiose avec de l'infiniment varié pour qui sait le voir. Le blé est le blé, le sillon, si droit soit-il, est un sillon ; mais oui ! La feuille d'un arbre de la forêt ressemble aux milliards de feuilles qui sont dans la forêt. C'est là l'erreur de ceux qui ne savent pas voir : il n'y a pas deux feuilles semblables ; c'est notre vision qui est simpliste, qui n'est pas éduquée et qui unifie la diversité pour

que nous ne soyons pas abasourdis ; c'est une défense de la personnalité psychologique en présence de la multiplicité du détail ne se différenciant que par de fines nuances.

« Devenons fins ! » disait Nietzsche, en même temps qu'il écrivait : « Devenons durs ! »



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
300 EXEMPLAIRES DONT 50 SUR  
PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER ZONEN  
NUMÉROTÉS DE 1 A 50 † † † ACHÉVÉ  
D'IMPRIMER LE 27 AOUT MCMXX POUR LES  
« CAHIERS DU CENTRE », PAR  
CRÉPIN-LEBLOND, A MOULINS

*Exemplaire N°*  10

